

tinct sauvage que l'on prêtait aux métis a si généralement fait place à un tact politique et à un bon sens rares dans les pays les plus fiers de leur civilisation,—rares surtout dans les heures critiques d'une résistance à main armée. Les Sioux de Paris sont bien loin en arrière de la civilisation des Métis du Nord-Ouest.

Le prétendu "parti canadien" qui a fait tant de bruit à la Rivière-Rouge; qui a effrayé les colons par des extravagances de langage et d'actions; qui a cherché et qui a réussi jusqu'à un certain point à mettre les métis des deux langues en antagonisme; qui a cabalé contre le gouvernement canadien lorsque celui-ci eut manifesté le désir de rendre justice à toutes les classes de la population; qui s'est abouché avec les tapageurs enrôlés au milieu de l'excitation politique dans les bataillons de l'expédition militaire; qui a manifesté son mécontentement de la conduite loyale et sensée du lieutenant-gouverneur Archibald; qui a publié et publie encore un journal propre seulement à semer la discorde en exploitant les faussetés nouvelles et les préjugés; ce parti est une reproduction de la clique ambitieuse dont l'histoire de toutes les colonies nous offre une édition nouvelle. C'est une clique semblable qui (pour ne parler que du nord de ce continent) a fait perdre la Nouvelle-France aux généraux de Louis XV; une autre à fait perdre les Etats-Unis à l'Angleterre; une autre a opprimé le Canada pendant des années; une autre — celle dont nous nous occupons — s'est formée à la Rivière Rouge, mais tout annonce qu'elle a vu ses beaux jours.

Devant les preuves que M. Begg nous donne de son étourderie et de son fanatisme, nous voyons déjà cette école disparaître pour faire place au véritable parti canadien (anglais-français-catholique-protestant,) — pas bruyant, bien disposé envers tout le monde et surtout marchant vers l'avenir par la voie droite, honnête et facile que lui ouvre le bill de Manitoba.

Il nous semble que la grande question à éclaircir, pour constater la nature du mouvement fait par les métis français, est de démontrer à cet égard la part véritable des sentiments des métis anglais, qui, il est vrai, n'ont pas agi tout d'abord avec les français, mais dont l'attitude durant tout l'hiver de 1869-70 n'a pas été clairement expliquée. M. Begg affirme que la population des deux origines partageait les mêmes idées dans le principe, et que les français seuls ont jugé à propos de se lever pour soutenir la cause commune. Nous en saurons sans doute beaucoup plus, lorsque le temps aura permis aux historiens de débrouiller cet échec-veau.

Avant de terminer ces lignes, nous devons annoncer que, dans le cours de l'automne, paraîtra un ouvrage fait avec plus de soin encore que celui de M. Begg, écrit en français et appuyé sur les documents authentiques, afin de faire disparaître le doute qui, bon gré malgré, s'empare toujours du lecteur à la vue d'une simple affirmation, quelle que soit la respectabilité de la personne qui parle.

Un enseignement historique sortira de ces pages — l'on s'apercevra une fois de plus que les Français du nord de ce continent sont restés fiers de leurs droits, toujours prêts à en réclamer résolument le libre exercice, et jamais factieux, même dans les crises les plus terribles. L'histoire politique du Bas-Canada est remplie de ces faits honorables, qui ont servi d'exemple aux autres colonies anglaises — ce qui n'empêche pas que les